

Mkadjonga n'insista pas, espérant que la vue du supplice de leurs camarades obtiendrait ce que ses paroles ne pouvaient obtenir. On les conduisit donc avec les autres, sur la colline de Mamougongo, qui s'élève en face de Sainte-Marie de Roubaga. Ils étaient ce jour-là au nombre de trente-quatre.

Une grande quantité de roseaux avait été réunie au sommet de la colline. Les bourreaux en firent de gros fagots, dans chacun desquels ils renfermèrent et lièrent une des victimes.

Il n'en faisaient pas pour Siméon Sébouta. Se croyant mis au rebut, il s'écria :

“ — Où est donc mon fagot à moi ? Tous en ont un ; moi aussi, je veux le mien. ”

On fit semblant de se rendre à ses réclamations et on le lia comme les autres ; mais on le mit à part, ainsi que Denys et Ouélaba.

Les fagots terminés, on les plaça horizontalement, les uns à côté des autres, les pieds des victimes tournés dans le même sens. Parmi ces victimes se trouvait le fils même de Mkadjonga, le catéchumène Mbagá. Le malheureux père avait essayé de tous les moyens de lui arracher un mot qui ressemblât à une apostasie, mais en vain. En vain aussi, avait-il espéré que la vue des préparatifs du supplice changerait ses dispositions : l'enfant s'était laissé lier dans le fagot, sans mot dire. Au dernier moment, le père tente un suprême effort :

“ — Mon fils, lui dit-il, consens simplement à ce que je te cache chez moi ; personne n'y passe, et on ne pourra t'y découvrir. ”

“ — Père, répond l'enfant, je ne veux pas être caché. Tu n'es que l'esclave du roi. Il t'a ordonné de me tuer. Si tu ne me tues, tu t'attireras des désagréments ; je veux te les épargner. Je connais la cause de ma mort. C'est la religion. Père, tue-moi ! ”

Alors Mkadjonga, pour épargner à son fils les horreurs du supplice du feu, ordonna à un de ses hommes de le délier et de lui asséner un fort coup de bâton à la nuque : C'est ainsi qu'on exécute les amis. Il tomba mort, et le corps fut